

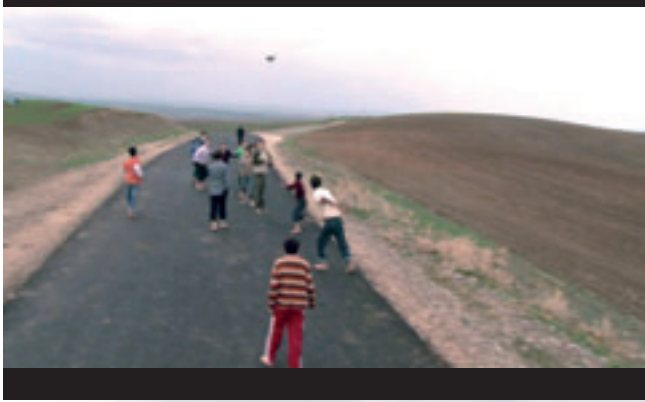
# FIKRET ATAY,



# La résistance au QUOTIDIEN

PAR ALEXANDRA FAU





Double page précédente :

*Fast and Best*. 2002, film couleur, son, 7 min 29.

Ci-dessus :

*Gooaall!!* 2009, film couleur, son, 4 min.

Ci-contre :

*Tinica*. 2004, film couleur, son, 7 min 32.

D'origine kurde, Fikret Atay saisit des moments de vie qui pourraient passer pour anodins s'ils ne révélaient pas de manière insidieuse nos façons de stigmatiser les peuples et les religions. Depuis ses premiers films réalisés en cachette avec la caméra de son père, Fikret Atay s'obstine à révéler par d'infimes détails le fragile équilibre de la société turque, mosaïque de minorités.

L'artiste dit avoir "plus de plaisir à produire l'art dans le cadre de l'impossible". C'est pour cela qu'il a choisi de rester travailler à Batman (au sud-est de la Turquie près de la frontière irakienne), sa ville natale : "Je fais mes vidéos avec des caméras endommagées ou empruntées, mais le message fort que fournira la vidéo à la fin me fait oublier tous ces aspects difficiles. J'ai habité à Paris pendant quatre ans où j'ai eu de belles expériences. Mais Batman est trop important pour moi. Je ne sais pas si cela est dû à nos racines mésopotamiennes mais il est impossible pour nous de se débarrasser de nos émotions." L'émotion est en effet palpable dans *Lalo's Story* (2004), réalisé à partir d'une chanson inspirée d'une histoire vraie : celle d'un homme courageux capturé, torturé et assassiné en raison de ses origines kurdes. Assis face au grand-père de Fikret Atay, un homme décontracté récite cette chanson selon la tradition orale ancestrale mais sans véritable ferveur, et surtout, en anglais. Comme dans la vidéo *Gooaall!!* (2009), la jeunesse semble dicter aux plus âgés comment se comporter. L'artiste extrait des rituels traditionnels la capacité d'inverser les rapports de force, de pouvoir et de subordination. La fougue et l'énergie de la jeunesse l'emportent sur la sagesse des anciens pour dicter sa loi. Dans *Any Time Prime Time* (2004), où des hommes reproduisent les mouvements d'une meute, le monde semble "renversé" comme autrefois le temps des carnivals ou des fêtes traditionnelles.

Quand elles ne s'inspirent pas des rites ancestraux, les scènes filmées puisent leur inspiration dans le spectacle de la rue. Dans leurs jeux, des enfants singent les adultes. Pour Fikret Atay, l'univers de l'enfance affirme la puissance des rêves : "Mes premiers travaux révèlent mes rêves d'enfant épris de liberté. Je pouvais être le créateur de tous les jeux en ce monde-là. J'avais l'habitude de créer la liberté aussi bien que les rêves. C'était ma manière de contenir le monde et de le façonner." Dans *Bang! Bang!* (2003), l'artiste suit caméra à l'épaule un groupe d'enfants qui jouent à la guerre à quelques kilomètres seulement de la frontière irakienne, entre deux convois de train censés transporter les soldats turcs ou le pétrole dont la région, pourtant fort riche, ne tire aucun profit. Le film s'arrête juste avant l'exécution des vaincus.

Dans *Tinica* (2004), l'artiste filme les préparatifs minutieux d'une scène qu'il a vue jouer maintes fois dans les rues de Batman. Un jeune homme improvise un concert du haut d'une colline surplombant →





la ville. Sourd au monde qui l'entoure, sa performance pourrait passer pour une forme d'exutoire alors qu'elle s'impose pour Fikret Atay comme un acte de résistance. Très vite, ses réponses à mes questions apportent un éclairage autobiographique à ce travail : "Ce jeune homme n'est pas dégoûté de la vie quotidienne. C'est la ville où il est né, il en connaît chaque rue. Il veut que sa ville l'écoute. Il était important de le placer à un endroit élevé afin de faire entendre sa voix. Mais peut-être n'est-il pas capable de se faire entendre, peut-être n'est-il pas assez puissant ? Quelle force peut avoir le bruit qui vient des bidons ? Il donne un coup de pied aux bidons qui viennent rouler au pied de la colline." À l'image de

ce jeune homme, Fikret Atay s'évertue à créer à partir de rien. Ses films sont tournés caméra à l'épaule, en lumière naturelle. Il ne cherche pas à masquer l'amateurisme de son travail qui gagne par excès de simplicité, en vérité. "Les soubresauts de l'image, son ambiguïté donnent l'impression de voir l'action de ses propres yeux. La mauvaise définition excite le spectateur qui est appelé à reconstituer ce qu'il voit dans son intégrité. L'image que je transmets et celle que le public crée se juxtaposent pour obtenir une image encore plus forte."

Mais le plus intéressant est ce que les vidéos nous renvoient de notre propre vision du monde. Dans





*Theorists* (2008) présentée lors de la biennale de Lyon (2009), l'artiste filme à leur insu de jeunes gens psalmodiant le Coran à l'intérieur d'une madrasa. Il se concentre sur leurs innombrables allers-retours, la répétition de leurs mouvements, de leurs heurts sur les étagères emplies d'ouvrages imprimant au corps le martèlement de la prière infligé à l'esprit. Dans cette œuvre, Fikret Atay révèle bien plus qu'un simple rituel religieux : "Race, tradition et affiliation religieuse font partie de la culture. Dans la vidéo, j'ai voulu offrir une perspective différente." En effet, le spectateur voyeur serait tenté de n'y voir qu'un endoctrinement poussé alors qu'en réalité, il s'agit des quelques rares hommes (*hafith* ou *hafiz*) →

Ci-dessus :

*Bang! Bang!* 2003, film couleur, son, 2 min 17.

Ci-dessous :

*Theorists*. 2008, film couleur, son, 3 min 34.





capables de mémoriser intégralement les textes sacrés. Le titre même du film prête à confusion. Une lecture trop rapide transforme le mot "theorists" en "terrorists", réveillant ainsi la crainte du monde occidental. Ces deux concepts se cristallisent dans cette vue hypnotique de la madrasa avec ces hommes qui semblent enfermés dans leurs prières.

De même, *Rebels of the Dance* (2002), tourné dans l'enceinte d'une banque, prend à revers nos préjugés. Empruntant à la symbolique de la ritournelle telle qu'elle est définie par Deleuze et Guattari, l'artiste quadrille un territoire. Le rythme envoûtant de la chanson, le huis clos et la manière dont les enfants s'approchent peu à peu du distributeur de billets, laissent présager un drame à venir. Pourtant l'artiste avoue ne pas avoir cherché à révéler "la fragilité de la culture turque face à l'économie globale. Le capitalisme suit la même logique, quel que soit le pays où il s'implante. Dans la vidéo, si les enfants avaient attaqué le distributeur de billets, il n'aurait pas été difficile de le remplacer. Jeter des fleurs au lieu des pierres me semblait plus sensible." Durant le tournage, les deux adolescents fredonnent sans relâche de vieilles

*Lalo's Story.*

2004, film couleurs, son, 4 min 58.

chansons kurdes. Ils n'en ont retenu que la mélodie qui résonne comme une lointaine réminiscence d'une langue oubliée à force de censure. Et puis la litanie s'interrompt brusquement. Comme dans la plupart des œuvres, les vidéos ne semblent avoir ni début, ni fin : "Le travail s'arrête mais la vie continue."

L'œuvre de Fikret Atay condense les paradoxes d'un pays en voie de modernisation qui peine à reconnaître ses minorités. Prônant l'universalité de son propos, l'artiste utilise la métaphore pour dépeindre un monde qui va mal, un "monde à l'envers", en puisant dans l'énergie de la jeunesse, un remède (*Spring Fever*, 2006).

Courtesy galerie Chantal Crousel pour les reproductions.



## FIKRET ATAY EN QUELQUES DATES

Né en 1976 à Batman, Turquie (région kurde).  
Vit et travaille entre Batman et Paris.

### Expositions personnelles :

- 2009 *King of the Ring*, La Chaufferie, E.N.S.A.D., Strasbourg.  
*Batman versus Batman*, Outlet, Istanbul.
- 2008 Bonner Kunstverein, Allemagne.
- 2007 Site Gallery, Sheffield, Grande-Bretagne.
- 2006 Hammer Projects, UCLA Hammer Museum, Los Angeles.  
Le Plateau/FRAC Île-de-France, Espace expérimental.
- 2005 Kunstverein für die Rheinlande und Westfalen, Düsseldorf.  
Maison de l'Architecture, Paris.  
*Sonidos lejanos/Distant Sound*, MUSAC, Leon, Espagne.  
*Fikret Atay-Ursula Blickle videolounge*, Kunsthalle, Vienne.
- 2004 *Index*, Stockholm.  
Büro Friedrich, Berlin.